

Écrire pour tuer le vide

MARIE-CELIE AGNANT

The author traces her journey from Duvalier's Haiti to Montreal where she is reinventing herself several times: as

Enfant, je considérais déjà le dictionnaire comme le livre le plus précieux qui soit. Je l'ouvre encore

Si j'ai pu un jour écrire ou tout simplement, agencer les mots sur ma langue, pour naître à la parole, c'est grâce à cette faculté que j'ai de renaître.

a feminist, teacher, community activist working with refugees, a restaurant owner and chef, and finally novelist, playwright and poet.

J'ai en face de moi une page blanche. Un peu comme un psy montre de la main un divan: «Parles de toi...» Parler de soi quand on a vu le jour dans les mers du silence? Où trouver les mots? Le silence telle une seconde peau, silence dès les premiers pas; je l'ai appris comme on apprend l'alphabet, les bonnes manières et les comptines. «La parole est d'argent, le silence est d'or». «Si ce que tu dis n'est pas plus grand que le silence, alors, tais-toi!» Comme des geôliers, ces phrases se placent à mes côtés, s'installent sur mon dos, pèsent sur ma nuque, bloquent le mouvement de mes mains, s'étalent de tout leur poids sur ma langue chaque fois que l'on me donne la parole.

J'ai dû venir au monde tant de fois avant de pouvoir prendre possession des mots et j'ai longtemps cherché à comprendre cette fascination étrange qu'exerçait sur moi dès l'enfance, leur musique. Je suis devenue écrivaine en partie pour la musique des mots, mais surtout par besoin de paroles, pour «tuer le vide du silence».

avec le plus grand respect et, chaque fois, avec la conviction qu'il va me faire don de quelque chose de nouveau. J'ai gardé la faculté de m'émerveiller et les langues, les cultures, le savoir-faire des gens et des bêtes, le dictionnaire, cet océan de paroles, cette multitude de mots, un mot pour chaque objet, constituent pour moi un immense, un profond mystère, tout comme le sont les arbres, les fleurs, les nuages, le ciel et la mer, les oiseaux en plein vol, ou encore les étoiles et la lune. Le dictionnaire m'émeut et m'émerveille et je me transforme certainement à chaque fois que je le consulte.

Mourir et renaître

Si j'ai pu un jour écrire ou tout simplement, agencer les mots sur ma langue, pour naître à la parole, c'est grâce à cette faculté que j'ai de renaître. Renaître est difficile. Car il faut pouvoir mourir, accepter de mourir un peu, chaque fois, avant chaque nouvelle naissance. Entre le temps de la première ligne et celle-ci, j'ai eu le temps de naître, une nouvelle fois. Naître un peu plus à la parole, un peu moins au silence car c'est bien la première fois que je parle de moi dans

un texte écrit de mes mains propres.

J'ai vécu ma première mort, du moins la première dont le souvenir est resté gravé en moi, vers l'âge de 8 ou 9 ans. C'était un jour d'avril. Les cloches de l'école avaient sonné comme pour noyer dans leurs carillons quelque malheur et, dans un tourbillon de folie, les religieuses nous avaient chassées comme une nuée d'oiseaux. Partout le bruit et la fureur, partout les sirènes et au milieu de tout cela, le silence oppressant et complice. Au bout de la rue, une maison brûle, une fumée dense et noirâtre s'élève jusqu'au ciel. La maison brûlera au ras du sol. Mais elle ne brûlera pas seule parce que dedans il y a des gens. La maison brûlera toute. Elle brûlera aussi ce qui me restait d'innocence et d'enfance et je basculerai complètement dans le puits du silence. Depuis, un grand trou dans la mémoire, je n'ai jamais retracé les restes de cette enfance. Sang, poussière et silence. Toutes ces années les gens de mon pays ont vécu avec un os en travers de la gorge, et dans la tête, des noms et des voix qui ne répondent plus. Les morts s'accumulent. En ces années de dictature, mon pays n'est qu'une vaste prison d'où nous voulons tous nous échapper. Il ne s'agit pas de savoir si l'on part mais quand est-ce que l'on partira.

Par un matin pluvieux de juin, je meurs une autre fois à Toronto. Dans un hôtel de cette ville j'avais passé la nuit assise sur un lit, garrottée par une angoisse tenace, celle de l'inconnu. J'ai 16 ans, mon bagage est bien léger; j'ai perdu tous mes repères, mes pas seuls pèsent lourd. Ils semblent traîner quelque chose, un boulet. Des pans du pays

du silence

s'accrochent à moi. Je meurs en apprenant à nommer la nostalgie, le manque, la solitude, l'incertitude, et la peur aussi, je l'ai su quelques temps après, ma compagne fidèle de toutes ces années d'enfance sous le régime duvalieriste, s'était agrippée à mes semelles. Le lendemain j'arrivais à Montréal, où j'apprenais à vivre dans les remous d'une fin d'adolescence, sous la houlette d'une marraine bienveillante mais acariâtre, et tellement autoritaire. J'ai dû aussi apprendre son langage, comprendre que, si elle parlait souvent trop fort, c'était surtout par besoin de crier; crier tout ce qu'elle avait appris à taire, entre autres, un père disparu dans les cachots de Duvalier mais aussi ce destin irrévocable de femme et de négresse caribéenne.

1970

Sous les cendres de mon enfance calcinée, sous les décombres de cette adolescence contrariée, quel feu, quel brasier couvait? 1970, je me sens tel un torrent, j'ai la vitalité d'un tarpan. Tout comme je découvre le printemps et ses parfums, l'automne et les arbres en feu, je découvre la liberté et les multiples fenêtres que m'ouvre cette ville, Montréal. Des fenêtres par centaines, des milliers de fenêtres où j'apprends le monde. Un an plus tard, le Cégep. Le Québec bouillonne, les années 60 ne sont pas encore transformées en tiède souvenir bon uniquement à enfermer dans les livres. Elles sont présentes, courent dans les veines des gens, le mouvement des femmes semble prendre son envol. Ce pays me procure un sentiment d'ivresse, les Québécois sont d'une simplicité désarmante et je sens qu'ils



Marie-Denise Douyon, "Aïda," pastel and turpentine, 46" x 32", 1991
Photo: Paul Simon

n'ont pas peur de prendre des risques. Cela me plaît. Et puis, comme l'immigration ne représente pas encore une menace, on se sent vite accepté. Les gens aiment bien nous entendre parler, cette langue qu'ils reconnaissent mais avec cet accent qui n'est pas le leur. Ils découvrent, disent-ils, des Noirs qui parlent français! Le Québec, je ne comprends

pas encore d'où il vient, ni tout ce qui s'y passe, ni la route qu'il veut emprunter mais je sais que René Lévesque me fascine. Il m'apparaît non pas comme la figure du pouvoir tel que je l'ai toujours connu mais comme le frère de tous ceux qui se disent Québécois. On sent la passion chez l'homme, on le sent proche des gens. Il y a quelque chose de pro-

fondément humain, de séduisant et vrai chez lui qui me force à m'intéresser à l'histoire du Québec. Je découvre aussi que les peuples ont une âme tout comme les villes et les pays, et je crois que j'ai d'abord appris à aimer l'âme du Québec. Au Cégep, j'apprends Gauvreau, Miron, je lis Marie-Claire Blais, Gabrielle Roy, ma plus grande fenêtre sur le Québec et le Canada; des livres qui disent autre chose que les romans dont je me suis toujours gavée. Je lis avec

puisque, tout comme les animaux et les plantes, les êtres humains sont différents les uns des autres.

Cette nouvelle conscience me force à mourir et à renaître aussitôt dans la peau d'une guerrière. Je me forge une carapace car ce que je vois dans nombre de fenêtres, confirme ce que je savais plus ou moins déjà: qu'il y a d'un côté les forts, de l'autre les faibles, ou plutôt les affaiblis; d'un côté, les éternels vainqueurs, de l'autre, les vaincus. De quel passé, de quel héri-

phare. Ma plume pourfend, hurle et condamne les dictateurs, leurs alliés et leurs méthodes.

Féministe, comment?

Bien entendu, le discours féministe m'interpelle. Être femme et négresse, immigrante, pauvre et rebelle, c'est lourd à porter. Mais il y a aussi Pauline Julien que j'ai eu le bonheur de rencontrer et qui chante: «Dépaysée au bout du monde». Je ne suis pas seule, du moins, je l'espère. Les mouvements féministes. J'y ai cru plus ou moins mais d'évidence, je ne trouve pas ma place dans des milieux qui, trop souvent, reproduisent malgré eux les mêmes schémas de domination et d'exclusion, les mêmes méthodes de discrimination. Un petit contrat dans un centre de santé des femmes se révèle l'expérience la plus traumatisante que j'aie vécue. Je finis par croire que je quitte chaque matin un bantoustan pour me rendre à mon travail. Les femmes peuvent être des hyènes quand elles s'y mettent, surtout quand le racisme et la sottise s'en mêlent. Le discours féministe se transforme rapidement en bouillie pour les chats, si on refuse d'interroger les structures sociales et les rapports de force. À la fois présente et absente, je serai une militante des marges, je ne m'intégrerai jamais à aucune association de femmes. Point besoin d'une bannière pour avoir une conscience. Puis vint 1995, et Beijing, et cette immense mascarade qui porte le nom de Conférence internationale des femmes. Je la devinais, la mascarade, mais je n'ai pu en évaluer l'ampleur qu'en y prenant part. Le dégoût total. Profond. J'avais toujours souhaité que les femmes aient pu faire la différence. Pas encore. Ceux qui gouvernent le savent car il est évident que là aussi les femmes ne sont qu'un prétexte utilisé par les grands, par ceux qui sont à la barre pour régler leurs propres affaires. Et elles sont trop nombreuses à se prêter au jeu. Je meurs une nouvelle fois en rentrant de Beijing, et dans cette mort, je vieilliss beaucoup. Pendant six mois

J'apprends ainsi que je suis une négresse. Je ne le savais pas. Du moins je n'avais jamais saisi toute l'étendue de ma noirceur.... Je pensais que cela n'avait pas grande importance.

avidité, sans tout comprendre ni assimiler tout ce qui me tombe sous la main: Frantz Fanon, Rosa Luxembour, Simone de Beauvoir, Sartre, et je découvre Le Che, Martin Luther King, la Palestine, les époux Rosenberg. Orfeu Negro et la série des Angélique sont remplacés par Sacco et Vanzetti qui ne me quitteront jamais.

Nouvelle conscience, nouvelle naissance

Sur mon île, il n'y avait, je crois, que de très rares fenêtres mais ici ... il y en a tant. Alors j'ai des yeux tout autour de la tête. Par une des fenêtres, je découvre Angela Davis, elle vit dans une autre Amérique, celle du racisme, l'Amérique de la haine contre les nègres, celle de la ségrégation, des lynchages et des émeutes. Horrifiée, j'y découvre en même temps, l'Afrique du Sud, le calvaire de Nelson Mandela sur Robben Island. J'apprends ainsi que je suis une négresse. Je ne le savais pas. Du moins je n'avais jamais saisi toute l'étendue de ma noirceur. Ma peau seule était noire avais-je toujours cru lorsque j'étais enfant et que, candidement, je pensais que cela n'avait pas grande importance

tage suis-je tributaire? je m'interroge beaucoup et ma passion pour les livres grandit car là se trouvent nombre de réponses. Plus ou moins obscurément, je sens que je suis de toutes les luttes.

L'année 1973: Cette année là, les Chiliens débarquent. Dans leurs bagages, toute l'ardeur militante de l'Amérique latine, leurs traditions de lutte, leurs chants révolutionnaires et leurs soirées de solidarité. Je les côtoie de près et deviens membre fondateur de l'Association Disparus-Tiers-monde liée à la FEDEFAM (Fédération des familles de disparus d'Amérique latine). Certains de mes nouveaux amis, companeros, companeras, ont déjà plus de 60 ans. Parmi eux, les regrettés René Ferrada, journaliste exilé, Batista Van Schowen et sa femme Carlotta, père et mère de Carlos Van Schowen, dirigeant de la gauche chilienne (le MIR), assassiné par les sbires de Pinochet. À cette époque-là, j'écris, j'écris beaucoup. Des discours, des poèmes de circonstance pour les soirées de solidarité, qui ne se comptent pas. La poésie est nécessaire comme le pain quotidien nous dit l'Espagnol Gabriel Celaya et, maudite soit la poésie qui ne s'engage pas. Ces mots sont mon

ou plus je m'interroge: Est-ce cela le militantisme? Pour changer la condition des femmes, faut-il se transformer en fonctionnaire du féminisme international et passer notre temps à faire semblant? Depuis Beijing je n'ai jamais pris part à une activité féministe déclarée mais je continue à croire que tant que je serai en vie je demeurerai féministe même si le temps de tous les <<ismes>> semble révolu. Au nom de la dignité et de la justice il faut l'être. Et la vigilance est plus que de mise. Mais bien avant Beijing, bien avant tout cela, j'ai eu le temps de mettre au monde des enfants, de m'en occuper, à ce chapitre, je ne me suis pas si mal tirée d'affaire, je crois.

C'est surtout une fois passés l'étonnement et le dégoût de Beijing que je me suis mise à écrire, un peu dans l'urgence, mue, on dirait, par une sorte de frénésie. Auparavant, j'avais occasionnellement fait du théâtre, et au cours des années 80, une pièce montée avec un groupe: *Femmes des Amériques*, des femmes de tous les horizons, amérindiennes, brésiliennes, péruviennes, chiliennes, québécoises, etc.

Le milieu du théâtre est très fermé. Nous le découvrons toutes en même temps; une jungle où ne survivent que les entêtés, les paumés. À cette occasion, j'avais écrit les textes pour l'unique pièce que nous aurions produite: « *Soleils noyés* ». Elle sera présentée pendant trois soirs au Playwright Workshop. C'est surtout depuis cet exercice, entre deux piles de linge, le ménage, la vaisselle, les repas, que j'ai compris qu'il me fallait continuer à écrire, sans quoi, je ne serais jamais tranquille. Écrire pour dire, dire le monde, les femmes, et toutes les aubes interdites, écrire pour me dire, me libérer par la parole, m'emparer de la parole, la faire mienne, et ne plus avoir à la quêmander; écrire, enfin, pour exister.

Mes années de guerre

Avec le recul, je me rends compte que comme bien des femmes, je suis une survivante. J'ai vécu en

guerroyant, j'ai guerroyé comme une forcenée, mue par la passion, passion pour la vie, et aussi pour l'amour de la liberté. Un sang de négresse marronne bondit dans mes veines, rebelle, je n'ai jamais pu me laisser enfermer ni dans un dogme, ni dans une école ou un bureau. La vie avec un homme déjà se révélait pour moi, une prison de laquelle je ne savais pas encore m'évader, les murs de l'université, aussi m'étouffaient. J'ai passé plusieurs années à errer dans les couloirs de différentes universités, ne sachant trop quoi faire pour échapper à l'enfermement. Puisqu'il n'est pas normal, semble-t-il, de ne pas avoir au moins un diplôme, il faut bien que tu étudies, me disais-je, sans trop savoir quoi. Mais en réalité je voulais chanter, faire du théâtre, écrire et je réprimais soigneusement toutes ces envies pour me conformer à ce que l'on attendait de moi.

De gré ou de force, plutôt de force, j'ai fait des études pour devenir enseignante de français, enseigner quelques années et me sauver à nouveau, et bien vite, des griffes d'un système où trop souvent l'art de plier l'échine équivalait à l'expérience. La dignité est souvent absente des milieux de travail, car pour faire ses

Je n'apprécie pas les patrons mais j'aime les gens. Je travaillerai donc dans le communautaire, moins contraignant. Plusieurs années au cours desquelles je dois voir à l'installation de réfugiés en provenance de l'Amérique centrale, de l'Amérique latine. Fin des années 80, le Salvador, le Guatemala avec leurs politiques de terre brûlée terrorisent les populations, les gens fuient. Je dois les aider à préparer leurs entrevues à l'immigration; à se défendre contre une tendance, un système, qui considère souvent un réfugié comme un coupable. Il s'agit d'un poste à ma mesure, il me permet d'allier counselling et militantisme et je ne sais plus les départager, car dans les bureaux d'immigration, je croise souvent des gens, menottes aux poignets, chaînes aux pieds, des gens dont le seul crime est d'essayer de sauver leur peau ou de chercher à gagner ailleurs ce pain quotidien qui fait défaut là où ils sont nés. Je sens que suis à la fois tous ces hommes, toutes ces femmes qui fuient tous ces pays ravagés par l'oppression et les dictatures militaires et que le Canada déporte allègrement sans grand tapage. Ce travail m'absorbe et me passionne pendant de longues années, et mon écriture en

Je me rends compte que je suis une survivante. J'ai vécu en guerroyant, j'ai guerroyé comme une forcenée, mue par la passion, passion pour la vie, et aussi pour l'amour de la liberté.

preuves, mais aussi pour éviter d'être victime, il faut savoir donner des coups bas, ou encore entrer dans un moule, pour se tailler une place, gravir les échelons et avoir un statut. Moi je ne sais pas plier l'échine ni faire semblant. Je me dis que j'ai fait le choix de la liberté et non du statut. N'importe quoi plutôt que d'avoir un patron sur le dos. Choix difficile. Il faut apprendre à jongler avec l'insécurité et les angoisses. Chacun sa galère, je me dis alors.

sera profondément imprégnée. *Alexis d'Haiti* (Editions Hurtubise HMH, 1999), ce roman jeunesse que j'écrirai fin des années 90, relate toute la tragédie de ces hommes, de ces femmes, mais aussi celle des enfants qui voient du jour au lendemain leur univers complètement démantelé par la force brutale et la répression.

Cependant, il existe souvent un côté imparfait, un côté imprécis dans le communautaire, qui ouvre la porte à bien des dérives et confirme notre

impuissance à trouver des réponses aux difficultés vécues par les autres, alors je m'envole une fois de plus et j'ouvre un restaurant, *Le Café Caraïbes* (Éditions du Remue-ménage, 1996). Sur de vieux airs de musique latino-américaine et tropicale, je cuisine, un peu comme chez moi. La cuisine, une antichambre à la création littéraire, elle s'apparente à la poésie, je crois. Je propose dans mon menu d'apprêter les plats selon le désir de chaque client. Ils seront épicés un peu, beaucoup, passionnément, à la folie. Je suis seule aux chaudrons de ce resto qui a pignon sur rue Marie-Anne près Saint-Denis, et plusieurs clients deviennent vite des amis. Puisque j'aime les gens, j'aime les entendre manger, et le langage des ustensiles sur le plat me fascine. Au cinéma, j'apprécie beaucoup les scènes de repas; mais aussi, ce côté intime, presque charnel, qui intervient dans la préparation des repas et dans l'acte de manger lui-même, me ravit. L'aventure ne durera que cinq ans car j'ai deux jeunes enfants et ma fille de six ans avec tout son sérieux déclare à une connaissance qu'elle est devenue orpheline depuis l'ouverture de ce restaurant qu'elle déteste de toutes ses forces. Je choisis et vends le fonds de commerce. Puisque je ne peux rester sans rien faire et que j'angoisse dès que je termine un projet, sitôt le restaurant vendu, je fais un enfant, un troisième que je berce et allaite pendant deux ans et plus. Après avoir goûté aux dernières joies de la maternité, je fais un bref retour vers l'enseignement du français. J'enseigne un peu partout dans les milieux de travail: à Montréal Trust, dans les magasins Eaton, à Sucre Lantic. Mes élèves sont merveilleux, attentifs, motivés et attentionnés parce qu'ils doivent apprendre le français s'ils veulent garder leur boulot. Je découvre le pouvoir du savoir et de l'estomac. Cette langue que je leur permets d'acquérir pour sauvegarder leur emploi mais aussi la passion qui m'anime font de moi un professeur apprécié. Je fais également des traductions et travaille comme

interprète de l'espagnol vers le français. Je cours sans cesse d'un endroit à un autre et j'ai souvent l'impression d'avoir des ailes non seulement dans le dos mais aussi aux pieds. Cependant, j'aime la vie que je mène car si le fait de galoper pour gagner ma croûte me fatigue sans m'appauvrir, je n'appartiens à aucun patron et ne suis enfermée dans aucune boîte, j'aime la sensation de pouvoir dire: « Merde, si vous me cassez les pieds, je me tire ». Je suis libre car je n'ai pas de complexes. Auparavant, et tout en étudiant, j'avais aussi nettoyé des maisons de riches, fait étudier leurs enfants, corrigé leurs devoirs, j'ai travaillé dans des boutiques rue Crescent où les gens trouvaient bien mignonne cette petite négresse à la coiffure afro qui les écoutait raconter qu'ils avaient acheté une Porsche à leur femme pour son anniversaire et qui, placidement les regardaient signer des chèques aux montants exorbitants pour les nouvelles collections de ces dames. J'ai travaillé dans de grandes boutiques de Westmount, où mon salaire d'une semaine ne suffisait pas pour un carré de soie. Les clientes s'étonnaient de voir que la petite négresse refusait leurs maigres pourboires, et, toujours prête à claquer la porte, elle refusait également d'aller leur chercher un café. La liste des petits boulots de survie est longue, celle des anecdotes qui s'y rattachent également. Au cours de ces années j'ai appris que la richesse au Canada est à la mesure de ce pays, immense, mais qu'elle n'est pas forcément tapageuse, tout comme la politique extérieure, faite de discrétion, ainsi que le commerce des armes, et l'implication des grosses compagnies dans la misère du Tiers monde.

C'est de cette conscience du monde qui m'entoure que naît mon écriture, c'est là qu'elle trouve son essence et tout son sens.

Écrire, pourquoi?

De pige en pige, début des années 90, j'obtiens un contrat de recherche

pour réaliser des entrevues avec des femmes âgées. Mon côté rebelle ne m'a jamais quittée. Les histoires recueillies m'inspirent mon premier roman, *La dot de Sara*, écrit avec l'idée de relever un défi, celui posé par l'arrogance d'un écrivain à qui l'équipe de recherche avait proposé d'utiliser le matériel recueilli (des récits de vie) pour écrire un roman sur les femmes. Il nous avait regardés comme des folles, comme si, se demandait-il, la littérature pouvait accepter ce type de compromis. D'autres livres suivront, parmi lesquels, un recueil de nouvelles, *Le silence comme le sang* (Éditions du Remue-ménage, 1996) qui me permet de revenir sur les traces de ce passé, de cette enfance écourtée et de tous ces démons qui hantent mon île. Finaliste au Prix du Gouverneur Général, ce livre me dit: « Tu peux continuer en essayant de toujours faire mieux ». Puis viendront des textes destinés aux enfants, un autre roman, et puis des contes.

Ma première publication, *Balafres*, un recueil de poésie, me permet de découvrir la fascination de l'écrit sur les gens. Un livre demeure toujours une sorte de mystère. Je découvre aussi que chaque livre est un miracle car entre les enfants, la maison, les mille et autres choses, je ne sais pas où je trouve le temps pour écrire. Mais écrire est avant tout un mouvement qui part du plus profond de l'être, un mouvement ascendant, un besoin irrésistible, un peu comme le désir, il vous brûle, vous possède, vous torture. Il est impossible de résister à l'écriture. De plus, qui mettra en pièces le voile des tabous, les normes rétrogrades et les mécanismes idéologiques qui nous accablent? En ce sens, écrire constitue également un devoir et chaque livre est pour moi l'occasion d'une nouvelle naissance. Par ailleurs, l'écriture m'ouvre d'autres fenêtres, de multiples fenêtres, sur le monde de la création, le monde des livres qui nous révèlent ce que l'on ressent parfois de manière diffuse ou confuse. En écrivant, j'ai le sentiment d'apporter un refus

catégorique à la marginalisation. J'entre à visage découvert dans un monde nouveau, celui de la subversion du langage, ce monde fermé et réservé traditionnellement aux hommes dans mon pays d'origine. En écrivant, je proteste donc contre le silence, et mes livres, même lorsque destinés aux enfants sont des cris contre la docilité, contre les valeurs consacrées. La littérature, si proche des sens... Je découvre qu'écrire c'est aussi expérimenter de manière intense toute une gamme d'émotions, mais aussi une façon de me rapprocher des gens, d'accéder à ces trésors infinis que peuvent être les lecteurs.

Nous sommes en 1991. Pour la première fois depuis mon départ, je refais le chemin en sens inverse. Je retourne en Haïti. J'avais juré de ne jamais y mettre les pieds tant et aussi longtemps que les Duvalier seraient au pouvoir. Difficile, mais j'ai tenu le coup. Pour ce premier retour, je veux avant tout écouter la voix du pays, les sons, les bruits, écouter son souffle. Il est rauque. Le pays est totalement déboussolé et mon corps cherche en vain sa place dans un espace qui n'est plus tout à fait le sien, un espace qui se raréfie. Mon âme ne reconnaît presque rien. Mais je prendrai le temps d'aller faire un clin d'œil aux fantômes de mon enfance, et retrouver l'emplacement jadis occupé par cette maison incendiée dans ce quartier du Bois-Verna, qui l'abritait, jusqu'à ce matin d'avril, lorsque le président, maître des vies et des biens avait décidé d'y mettre le feu. 1992, 1994, 1995, quatre retours successifs. La dernière fois je sens confusément qu'un fil est rompu. Cette dernière fois, j'ai trop envie de repartir, vite, trop vite.

Vingt années ont passé. Je défais mes valises, définitivement? Je sais d'expérience que rien n'est jamais acquis. J'ai mis tant de temps à les défaires. Tout ce temps. Épuisée, je sens mon amour pour Haïti comme un fruit trop mûr, enfermé dans un cœur fatigué de tant aimer ce pays de l'enfance, si loin de moi. Alors j'adopte le monde, et mes voisins, et mon

quartier, et cette ville qui avait ouvert les bras à mon adolescence, Montréal, celle qui patiemment a appris à reconnaître le bruit de mes pas, est devenue en quelque sorte ma patrie.

Mes multiples naissances, je les dois à cette capacité qui est la mienne d'ouvrir chaque jour des yeux neufs sur le monde. Mais il arrive trop souvent que mes yeux ne voient plus que du vieux; du terriblement vieux dans ce qu'on qualifie d'ordre nouveau. Je me rappelle, à mon arrivée au Québec, avoir découvert dans une des fenêtres, que les Nazis, les camps d'extermination, les fours crématoires, Hiroshima, enfin, tous ces événements qui tissent la toile de la mémoire des hommes, c'était vingt et dix ans avant mon arrivée au monde. À ce moment-là, prise de panique, j'ai pensé: Mais il n'y a pas si longtemps, tout cela peut encore resurgir. Puis je me suis rappelée le Vietnam, les Palestiniens et leur lutte depuis tant et tant d'années. Et les enfants de Soweto, Sabra et Chatila, et tant d'autres horreurs que ma tête ne parvenait pas à retenir, puis plus tard ce fut le Rwanda, et le silence, la Bosnie, et encore le silence, et toujours la Palestine avec ses enfants qui broient sans cesse la poussière et tous ceux-là que l'on oublie, ceux qu'on ignore, tous ces peuples sans voix et sans défense.

Trente-quatre années ont passé. J'ai tant appris. J'ai appris entre autres choses que je suis mortelle et que le monde appartient avant tout aux puissants. Le sentiment d'urgence qui sans cesse me taraude vient de là. Mais j'ai aussi appris à faire de chaque jour, de chaque instant, une fête, et je continue à m'émerveiller même si la fatigue, parfois, et le dépit, souvent, et le constat d'impuissance, tous les jours, me compriment la poitrine, je parviens malgré tout à garder intacte cette soif de vivre de mes seize ans, cette soif de vie qui me dicte de sauver mon âme en faisant à chaque minute le pari du bonheur. En cela, écrire est pour moi une façon de faire mienne cette vie, de la boire, de l'absorber, de la recréer et de la

partager. Entre doutes et incertitudes, pour la mémoire et contre l'oubli, j'écris, pour célébrer ce miracle de la parole, mais aussi ce miracle d'exister; et j'essaie de garder l'espoir au bas de chaque page.

Romancière, Nouvelliste poétesse, conteuse, Marie-Celie Agant vit à Montréal. Ses oeuvres sont traduites en espagnol, en anglais, en néerlandais. Elle partage son temps depuis ces trois dernières années entre l'écriture et les voyages liés à sa carrière littéraire.

ANNE DUKE JUDD

Farm Wife

She gladly grew
his babies in her garden,
tending
rows of knit and peas
patches of jackets and beans
hills of pumpkin pie and
wash,
the full pods
of ripened daughters
sending
seeding to the future,
the harvest of tall sons
defending
against the dark winter
of old age.

Here in the high white
hospital bed,
thoughts muddled by
disinfectant odours,
dreams of pansy faces
tense smiles on plastic
chairs,
sees her wrinkled brown
bulb of body
giving birth
to daffodils.

Born in Muskoka, Anne Duke Judd has been a freelance writer, editor, bookseller, and publisher.